

Le Monde du 5 juin 1968

Edgar MORIN

Une révolution sans visage

De la révolte étudiante à la contestation du pouvoir

Au sommet de sa course, triomphant internationalement avec la conférence vietnamienne où l'Est et l'Ouest viennent lui rendre hommage, fière d'un franc solide comme l'or au moment où le dollar, la monnaie reine, vacille, ayant surmonté une récession et entrant dans un nouvel essor économique, la France gaulliste, modernisatrice et réformatrice, dominée par un patriarche-chef libéral, cette France où les protestations et les convulsions semblaient être les ultimes témoignages de retards localisés dans des îlots provinciaux ou corporatifs, cette France de la Ve République qui avait liquidé une longue et violente crise de décolonisation, où l'opposition n'arrivant encore ni à fonder son unité ni même à masquer ses divisions, qui ne bénéficiait qu'avec une extrême lenteur de l'usure du régime, cette France gaulliste a vu en quelques jours toutes ses courroies de transmission avec la vie sociale et économique brisée, son pouvoir brusquement désintégré, au bord de l'abîme...

Bien plus, la crise politique n'est pas seulement celle du pouvoir, c'est aussi celle de toutes les puissances politiques de remplacement, y compris Fédération de la gauche et parti communiste, ignorés par le torrent qui se déchaînait, en dehors d'eux et aussi contre eux, vaisseaux ballottés redoutant qu'une marée trop forte ne les emporte.

De son côté, la gauche officielle ne pourrait se laisser porter par le mouvement que si elle parvenait à le freiner, le canaliser, le détourner.

Mais l'incroyable n'est peut-être pas là. La vacuité en politique intérieure de la Ve République, dont le gouvernement n'était qu'un vaste conseil d'administration, pendant que seul le Père Dieu jouissait du luxe de faire de la politique, et seulement internationale, était déjà perceptible. La vacuité politique de la gauche officielle, enfermée dans ses armatures bureaucratiques qui à la fois la paralysaient et la conservaient, était, elle aussi, claire à bien des esprits. L'incroyable est qu'il s'agit plus que d'une crise du gaullisme et d'une crise de la gauche. C'est la crise soudaine d'une belle société de consommation qui tourne, roule, ronronne, paisible, active, d'une société que les plus furieux assauts de la politique, que les plus périlleux remous de la décolonisation n'ont jamais ébranlée, d'une société ascendante, où le revenu par tête — un des plus hauts désormais d'Europe — devait s'élever encore, d'une société où se réduisaient en îlots les misères et les archaïsmes, alors qu'il y a encore quinze

ans la pauvreté et l'archaïsme en constituaient la toile de fond... Et voilà que dans cette société en route vers les harmonies américaines — de vraies harmonies puisque sans cancer noir ou vietnamien, — voilà que tout grippe, tout craque, tout s'immobilise et que la prodigieuse machine cybernétique se défait en millions de mécontents qui s'arrêtent, protestent, contestent...

QUELQUE CHOSE A CRAQUÉ

Quelque chose a craqué qui n'avait pas craqué en mai 1958 ni au temps de l'O.A.S., quelque chose qui n'a craqué qu'en 1940, uniquement sous les blindés allemands, quelque chose a craqué dans une machine en état de marche apparemment normale, et, après deux semaines d'assauts furieux mais extrêmement limités, quasi insulaires, d'étudiants, un monde s'est défait, du 18 au 23 mai, avec une étrange douceur... Une gigantesque grève sauvage s'est abattue sur toute la société, sauvage d'abord au sens "*bon sauvage*" du XVIIIe siècle... Tout est allé comme vers un état de nature, d'anarchie, chacun se repliant sur l'entreprise occupée, sur la corporation, sur le foyer, la société perdant pour un temps sa structure et s'atomisant. Tout cela rendu sensible par l'accumulation des ordures débordant des poubelles, la pléthore de détritiques autour des Halles, la panique timide des ménagères accumulant des provisions comme pour une longue hibernation, les files, timides elles aussi, aux banques avant leur fermeture...

Et pendant quelques jours, entre le 14 et le 21 mai, avant la première parole du Parlement, tout resta coi, l'Etat, le gouvernement, l'opposition, le P.C. ; seule la C.G.T. parlait au nom des millions de silencieux, mais comme s'il s'agissait de revendications ordinaires. La grève, elle, se taisait. Tout se passait comme si la politique était paralysée, comme si le pays était à la fois devenu apolitique et entré en révolution. C'est bien une révolution sans visage qui est sortie brusquement, et au moment où j'écris, je ne sais pas si elle se métamorphosera par dérivation ou confiscation avant de prendre sa véritable forme. La grève populaire ne clame aucun nom, alors que la révolte étudiante, révolte d'une masse juvénile, avait trouvé son visage-symbole en Cohn-Bendit, le rouquin sans patrie, le démocrate de rue, portant en lui anarchisme et marxisme, mêlant les deux drapeaux dont l'accouplement est le symbole de la révolte étudiante, le noir et le rouge. Nulle part en mai 68 on n'a entendu un "*Vive Waldeck Rochet !*", un "*Vive Mitterrand !*", un "*Vive Mollet !*"; c'est fin mai qu'on peut ouïr ici ou là un "*Vive Mendès France !*"... C'est fin mai que la politique s'est remise en marche...

Que s'est-il donc passé en mai 68 ? Un "*accident*" sociologique, c'est-à-dire quelque chose qui n'était pas inscrit dans le processus normal d'une société... Mais un accident interne, venu de la rupture d'une digue, d'un vaisseau, venu d'une déflagration qui s'est produite à l'intérieur du corps social, très près de la tête, et qui a paralysé tout le système nerveux central. C'est cet "*accident*" incroyablement bouleversant, qu'il s'agit de comprendre.

UNE AMPLIFICATION PROGRESSIVE

Jusqu'à mai 68 les révoltes étudiantes, dans les sociétés occidentales libérales, ne contaminaient nullement la société contestée. En Allemagne elles n'altéraient pas la discipline social-démocrate paisible des ouvriers, en Italie, elle n'affectait pas le jeu électoral qui se déroulait au moment où elles battaient leur plein, aux Etats-Unis le campus de Berkeley, comme les autres campus, restaient comme des îlots avancés, des utopies entre ciel et avenir.

D'autre part, ce n'est pas qu'en France que la crise étudiante naissait comme d'une électrolyse à partir de deux pôles extrêmes : d'une part l'inadéquation de l'Université à la poussée démographique étudiante, et aux débouchés professionnels, c'est-à-dire à la fois surfiltrant la montée vers l'Université et surproduisant des diplômés sans emploi ; d'autre part, la trop grande adaptation des études universitaires aux carrières techno-bureaucratiques de la société bourgeoise. La crainte ou le refus de sombrer dans la morne vie de l'homme " *unidimensionnel* ", la crainte contradictoire de ne pas avoir une carrière assurée et ascendante dans la civilisation du bien-être, ces deux craintes constituant les ferments d'une double conscience étudiante, mais doublement mécontente et revendicative, tout cela existait en Italie aussi bien, plus encore peut-être qu'en France.

Si donc au départ il n'y a aucun caractère original de fond dans la révolte française, il faut chercher sa force de choc dans un phénomène d'amplification et d'intensification progressive de novembre 67 au début de mai 68, cela grâce à deux facteurs qui coïncideront très exactement : la très intelligente audace d'un " *groupuscule* " étudiant de Nanterre qui réussit à faire l'union sur ses thèmes avant-gardistes dans la lutte, le 22 mars d'abord à Nanterre, du 3 au 13 mai ensuite à Paris, la très inepte attitude de la haute université d'abord, du ministère informé ou influencé par cette haute université ensuite, du gouvernement et de l'Etat enfin pendant la même période ; disons que l'audace " *léniniste* " du 22 mars a su trouver de l'autre côté de la barricade un " *kérenskysme* " qui lui a permis de se déployer : kérenskysme, c'est-à-dire menaces vaines suivies de concessions arrachées et, entre les phases chaudes, périodes d'immobilisme total qui ne sait pas utiliser le temps pour une réforme stratégique.

Cette stupidité n'est certes pas un trait psychologique propre à tel ou tel haut personnage de l'Université ; c'est un trait sociologique propre à une caste anachronique, qui avait survécu depuis le Moyen Age à tous les tremblements de terre historiques, caste non pas " *bourgeoise* ", mais pré-bourgeoise, féodale, de la haute Université et des professeurs de droit divin, titulaires de chaire, qui ne comprirent pas plus ce qui se passait dans l'âme de leurs étudiants que ces " *pieds-noirs* " stupéfaits de voir leurs bons serviteurs arabes devenir de pervers révoltés. Au sommet de l'Université, alors que dans le monde entier la révolte étudiante déferle, on ne veut voir dans les premiers symptômes français qu'un chahut enragé, on ne veut voir dans les agitations politiques que des agitations pathologiques, et on ne veut voir d'issue que dans l'élimination des meneurs. Mais les règles de l'Université libérale empêchent de réprimer à temps et à fond, au moment encore propice où le feu ne couve que dans de tous petits groupes. Il y a des velléités de demi-

répressions qui rejettent du côté des menacés des cohortes toujours plus grandes d'étudiants. D'autre part, parallèlement, la pression pro - vietnamienne de plus en plus forte chez les jeunes révolutionnaires (et qui déjà a amené le parti communiste français à modifier son mot d'ordre de paix en mot d'ordre de victoire du peuple vietnamien), cette tension accrue par des manifestations internationales de plus en plus synchronisées et de plus en plus ardentes, cela se traduit sur le fond étudiant par le déclenchement d'opérations de pré-guérilla saccageuses entre les commandos d'Occident et ceux des groupes révolutionnaires étudiants.

SUR LES DEUX FRONTS

Aussi c'est l'explosion simultanée sur les deux fronts, la fermeture de Nanterre par crainte du boycottage des étudiants, la fermeture de la Sorbonne par crainte d'une lutte quasi armée entre étudiants, qui provoque le premier grand mouvement spontané qui va s'étendre sur un très vaste front juvénile, puisqu'il va englober des lycéens, de jeunes ouvriers et de jeunes blousons noirs ; lycéens, ouvriers, blousons noirs étant en fait les éléments les plus combatifs des journées insurrectionnelles. C'est cette " *masse* " juvénile qui va constituer le mouvement, mais celui-ci aura toujours comme tête politique l'orientant dans un sens rouge et noir, la petite élite révolutionnaire, à qui se joignent le 3 mai et dans les jours qui suivent, une pléiade de militants expérimentés de vingt à trente ans, vétérans des luttes politiques étudiantes, devenus demi-soldes de la société bourgeoise, et qui foncent dans le grand jeu. Donc en France la révolte étudiante est : 1) juvénilement beaucoup plus ample que dans les autres pays occidentaux puisqu'elle englobe dès le départ des adolescents de quinze à dix-huit ans et des jeunes de milieux populaires ; 2) beaucoup mieux travaillée et orientée par ses diastases-régulateurs révolutionnaires qui constituent un état-major politique d'une extraordinaire qualité d'action et de pensée.

La répression policière permet en effet à cette révolte soit d'attirer à elle, soit de réduire à une neutralité bienveillante son premier ennemi de classe, le corps professoral universitaire. La même répression et sa propre audace gavroche attirent bientôt à la révolte plus de sympathie que de réprobation. C'est cette équivoque favorable qui permet au mouvement révolutionnaire de s'épanouir pleinement au moment où, le pouvoir reculant sur tous les fronts, les étudiants s'emparent de la Sorbonne, qui devient le soviet d'un nouveau Petrograd. Dès lors, la révolte est devenue une véritable récolte. Des dizaines de milliers de jeunes sont passés de la réaction viscérale à une conscience politique élémentaire et radicale.

La répression fut assez brutale pour dresser l'opinion contre elle et radicaliser bon nombre d'étudiants et de jeunes. Elle n'osa jamais l'être assez pour briser le mouvement. L'Etat menaça, mais ne sachant pas encore de quoi, n'osa pas — et il faut rappeler que le Premier ministre, ancien normalien, fut à l'origine partisan de la non-répression — réprimer jusqu'au bout la classe chouchoutée entre toutes : la jeune classe.

Ce qui précède explique peut-être l'ampleur et l'intensité de la révolte étudiante, mais non qu'elle ait entraîné d'aussi énormes perturbations.

C'est peut-être le mot de "*résonance*" qui peut le mieux nous faire imaginer ce qui s'est passé. L'occupation, la désacralisation de la Sorbonne, transformée en club révolutionnaire, ont déclenché une vibration qui s'est étendue aux universités de province, à des secteurs entiers de l'intelligentsia, recherche scientifique, O.R.T.F., cinéma, écrivains, et a remué le monde du travail. Tout s'est mis à vibrer en même temps, comme ce pont métallique, merveille des ponts et chaussées, que le poids des camions les plus lourds n'avait pu ébranler, mais qui s'était effondré sous les vibrations synchrones provoquées par le pas cadencé d'un régiment en marche.

S'il y a eu une vibration jusqu'au point de rupture, c'est qu'il y a eu à la fois acte et parole. L'acte, cette audacieuse occupation d'universités par les étudiants, en même temps qu'il constituait un phénomène inouï dans le monde de l'intelligentsia, rappelait à la conscience ouvrière l'acte type que réclamait sa plus ancienne et fondamentale prise de conscience, "*l'usine aux ouvriers*", et renouait avec le grand acte émancipateur de juin 36 : les occupations d'usines, de bureaux, de grands magasins. En fait, l'occupation de la Sorbonne effectuait et mimait un acte fondamentalement ouvrier, lequel revint en boomerang en milieu ouvrier.

Mais, pour qu'il y ait effet de transmission et d'imitation, il fallait une médiation ; cette médiation fut double : d'une part, la révolte étudiante avait déjà suscité l'éveil d'une révolte chez de jeunes travailleurs qui étaient venus spontanément sur les terrains de guerre du 5e et du 6e arrondissement, d'autre part la révolte étudiante était enveloppée d'idéologie ouvriériste, baignée de fraternisation ouvriériste, et ici le rôle des minorités révolutionnaires fut capital, car ce sont elles qui n'ont pas cessé de lancer, dès le 3 mai, mais surtout à partir de l'occupation de la Sorbonne, l'appel incitateur à la révolte ouvrière.

Ce retour à l'ouvriérisme de la classe ouvrière, provoqué par les étudiants, n'a pu avoir effet enfin que par l'étonnante désacralisation de l'autorité que constituait la prise de la Sorbonne et l'état d'îlot insurgé, de petite commune affranchie du pouvoir, que présentait le quartier Latin.

Aussi la résonance fut-elle portée, soutenue par la dialectique de l'acte d'occupation, de la désacralisation de l'autorité, et de l'idéologie ouvriériste marxiste. Cette dialectique gagnant d'abord les jeunes ouvriers, puis les usines en ébullition combative, déclencha la première occupation d'usines à Nantes, laquelle déclencha les occupations en chaîne avec une rapidité mimétique. L'information radiophonique, sur laquelle était depuis quinze jours penchée l'attention passionnée du pays, amplifiait le mouvement, et cela malgré la C.G.T., qui le freina à l'origine, malgré le parti communiste, et bien entendu dans la stupeur silencieuse des autres partis.

C'est que le phénomène de désacralisation de l'autorité fut gigantesque : le pouvoir lui-même se dessécha sur pied, sous l'effet de ce qui ne fut à l'origine qu'une poussée fiévreuse contre une petite Bastille. Le renversement de la Bastille universitaire atteignit et frappa l'essence paternaliste même du pouvoir social.

Ainsi, né inopinément, prématurément et tumultueusement de la résistance aveugle et mal assurée de la haute caste universitaire, le mouvement étudiant, du 3 au 13 mai, fait fonction polymorphe de parti de la jeunesse entraînant et exaltant en lui une fantastique force de frappe juvénile où tous les ordres sont réunis dans une sorte de 89 groupant solidairement étudiants, jeunes populaires, lycéens ; de parti intellectuel, entraînant et exaltant une intelligentsia jusqu'alors rêvant de révolution et signant des manifestes verbalement incendiaires ; de pseudo parti ouvrier d'avant-garde appelant à la révolution prolétarienne; de vrai parti populiste dans son élan fraternisateur vers les classes populaires. Toutes fonctions peu remplies par les partis politiques de gauche traditionnels et qui, accomplies simultanément avec une étonnante agressivité et une efficace énergie, ont provoqué la déflagration générale.

DÉSTRUCTURATION ET DYNAMISME

La déflagration provoque une déstructuration générale par dessèchement sur pied de l'ancien pouvoir de l'entreprise et de l'Etat, et dans cette déstructuration commence à jouer un nouveau dynamisme révolutionnaire, dès lors qu'il y a collaboration étroite entre le gouvernement et l'avant-garde étudiante pour jouer la figure de ballet politique kérenskysme -léninisme (celle-ci, par exemple, avec l'interdiction du territoire français à Cohn-Bendit, rend à la dynamique révolutionnaire le souffle qu'elle était en train de perdre et déclencha le 22 mai le second cycle de l'embrasement étudiant-ouvrier). Ces deux aspects, déstructuration temporaire d'une société et dynamisme nouveau qui veut faire surgir de nouvelles structures, sont à ce point confusément mêlés qu'ils brouillent le visage d'une révolution qui ne sait pas qui elle est et si elle est une révolution. Mais, en même temps, ils révèlent deux axes fondamentaux : d'une part une revendication généralisée, d'autre part une aspiration révolutionnaire étroitement concentrée. Toutefois, la revendication est à son origine si ample et confuse qu'elle est presque révolutionnaire, tandis que la révolution est à ce point limitée à quelques noyaux (juvéniles et intellectuels) qu'elle ressemble à une utopie. Entre le pôle revendicatif et le pôle révolutionnaire, il y a donc un magma incertain qui enveloppe l'un et l'autre, il y a tout ce qui, avant la canalisation définitive du courant, hésite à prendre un visage.

C'est donc cette zone mixte, confuse, qu'il faut d'abord interroger. En premier lieu, il faut se reporter au phénomène originel, la rupture de cette digue permanente qui, provoquée par la révolte étudiante, a déclenché une crise d'autorité généralisée. Dans, le domaine de l'intelligentsia, c'est la révolte contre l'autorité gérontocratique ou paternaliste qui déferle, avec les lycéens qui se dressent contre les proviseurs ; les étudiants contre le droit divin

professoral, allant souvent jusqu'à exiger le contrôle de l'examen par l'examiné quand ce n'est pas sa suppression pure et simple ; les jeunes médecins d'hôpitaux qui veulent briser le patronat géronte ; des chercheurs du C.N.R.S. demandant à participer à la gestion du gigantesque organisme pour mettre fin à la tutelle en se titularisant ; des écrivains s'emparant de l'hôtel Massa songent à imposer leur contrôle à l'éditeur paternaliste; les scouts juifs occupant le consistoire des vieux rabbins s'introduisent par ce biais jusque dans les affaires de Dieu le Père.

La révolte s'étend contre l'Etat paternaliste partout où l'intelligentsia enchaînée dans les organisations techno-bureaucratiques de la culture subit en plus l'autorité tatillonne de l'Etat-pion et se voit dans l'état de dépendance de l'élève (O.R.T.F. et notamment secteur des informations) ; elle se dresse même chez les cinéastes contre l'Etat qui, d'une façon certaine, les protégeait des producteurs et distributeurs (CNC). La révolte "*antigérontique*" de l'Université s'étend donc en révolte antipaternaliste dans de très larges secteurs et, dans le monde du travail, elle se mue en révolte anti-autoritaire, s'en prenant à l'autorité-patronage elle-même. L'acte premier d'occupation d'usine est bien un acte de renversement mi-symbolique mi-réel du pouvoir. Mais l'occupation ouvrière n'ose songer à abattre le patronat que dans l'extrémisme minoritaire ou juvénile; cependant, elle s'exprime parfois par la revendication de co-gestion (C.F.D.T.), mais le plus souvent (C.G.T. et les autres syndicats) par la volonté de faire reconnaître officiellement le pouvoir syndical dans l'usine. Ici, l'autorité syndicale a pu habilement jouer du mouvement qu'elle ignorait, et qui l'ignorait au départ.

UNE CONTESTATION GÉNÉRALE DU POUVOIR

Il y a dans cette révolution sans visage une contestation généralisée du pouvoir, y compris dans les formes les plus dégradées ou les plus mineures de la revendication, y compris au moment où elle s'est coulée dans le moule des grandes centrales syndicales. La contestation demande de toute façon une certaine modification du rapport des forces, c'est-à-dire une atténuation de l'autorité patronale.

Cette contestation de l'autorité en tant que telle, permise et déclenchée par une brusque carence du pouvoir, a, de ce fait même, un caractère archaïque, dans le sens fondamental et principal du terme, pour tout le monde travailleur accablé depuis les débuts de l'ère industrielle sous l'oppressive discipline de caserne. Du coup mai 1968, du moins dans ses toutes premières journées d'occupation d'usine, renoue avec la grande source libertaire du mouvement ouvrier français, en même temps qu'avec la tradition de lutte contre l'usine-pénitencier capitaliste. De plus la révolte anarchique débouche aussi contre le nouvel ordre technobureaucratique du travail, qu'il soit étatique ou capitaliste, ou "*l'humanisation*" enveloppe sans le détruire le fondement hiérarchique de l'autorité. Mais ici c'est l'intelligentsia créatrice, soit enchaînée à l'industrie culturelle, soit menacée et dévaluée par le nouvel ordre technobureaucratique, qui ressent très vivement la nouvelle révolte, et ce n'est pas par hasard que le terme d'autogestion fleurit d'abord, plus

intensément et amplement chez l'intelligentsia que chez la classe ouvrière. D'autre part, c'est dans la jeunesse que le caractère vraiment moderne de la révolte anti-autoritaire s'exprime, c'est-à-dire de façon antipaternelle. C'est là la pointe avancée d'un mouvement de mise en question radicale de la civilisation adulte, de la notion d'adulte-père se présentant comme image achevée de l'homo sapiens, à quoi va s'opposer une image inachevée d'adolescence permanente, dont la confluence avec l'idée trotskyste de révolution permanente est étonnante.

La révolte moderniste anti-paternelle est virulente en milieu juvénile, la révolte archaïque libertaire réapparaît dans le monde du travail. Les deux caractères, archaïque et moderniste, se mêlent diversement l'un à l'autre et font la force de mai 1968 (la force d'une révolution c'est toujours la conjonction d'un archaïsme et d'un modernisme). Dans ces deux aspects, la vague frappe le pouvoir de plein fouet. Elle frappe, en effet non seulement le gouvernement - centre d'administration de la société dont le pouvoir n'a pas plus d'âme que celui de la plupart des entreprises, elle frappe aussi l'âme même de ce qui domine ce conseil et se trouve concentré dans l'image du guide patriarche. Par un étrange renversement, la puissance conjuratrice des tempêtes qui a fait la force du vieux Prospero pendant ces dix années devint pendant au moins trois semaines sa faiblesse. À l'inverse de celle de mai 1958, l'éruption de mai 1968, au lieu d'appeler le secours du père-chef, vient diriger sur lui le vieux fonds parricide qui s'est inscrit dans l'inconscient politique français depuis la mort de Louis XVI, seul le chaos prolongé peut restaurer l'image paternelle.

Ce flux anti-paternaliste et anti-autoritaire, anti-gérontocratique et anti-patronal, déferle soudain sur la France et hésite entre les deux pôles, le pôle revendicatif et le pôle révolutionnaire.

D'autre part, ce n'est pas qu'en France que la crise étudiante naissait comme d'une électrolyse à partir de deux pôles extrêmes : d'une part l'inadéquation de l'Université à la poussée démographique étudiante, et aux débouchés professionnels, c'est-à-dire à la fois surfiltrant la montée vers l'Université et surproduisant des diplômés sans emploi ; d'autre part, la trop grande adaptation des études universitaires aux carrières techno-bureaucratiques de la société bourgeoise. La crainte ou le refus de sombrer dans la morne vie de l'homme " *unidimensionnel* ", la crainte contradictoire de ne pas avoir une carrière assurée et ascendante dans la civilisation du bien-être, ces deux craintes constituant les ferments d'une double conscience étudiante, mais doublement mécontente et revendicative, tout cela existait en Italie aussi bien, plus encore peut-être qu'en France.

Si donc au départ il n'y a aucun caractère original de fond dans la révolte française, il faut chercher sa force de choc dans un phénomène d'amplification et d'intensification progressive de novembre 67 au début de mai 68, cela grâce à deux facteurs qui coïncideront très exactement : la très intelligente audace d'un " *groupuscule* " étudiant de Nanterre qui réussit à faire l'union sur ses thèmes avant-gardistes dans la lutte, le 22 mars d'abord à Nanterre, du 3 au 13 mai ensuite à Paris, la très inepte attitude de la haute université d'abord, du

ministère informé ou influencé par cette haute université ensuite, du gouvernement et de l'Etat enfin pendant la même période ; disons que l'audace " *léniniste* " du 22 mars a su trouver de l'autre côté de la barricade un " *kérenskysme* " qui lui a permis de se déployer : kérenskysme, c'est-à-dire menaces vaines suivies de concessions arrachées et, entre les phases chaudes, périodes d'immobilisme total qui ne sait pas utiliser le temps pour une réforme stratégique.

Cette stupidité n'est certes pas un trait psychologique propre à tel ou tel haut personnage de l'Université ; c'est un trait sociologique propre à une caste anachronique, qui avait survécu depuis le Moyen Age à tous les tremblements de terre historiques, caste non pas " *bourgeoise*", mais pré-bourgeoise, féodale, de la haute Université et des professeurs de droit divin, titulaires de chaire, qui ne comprirent pas plus ce qui se passait dans l'âme de leurs étudiants que ces " *pieds-noirs* " stupéfaits de voir leurs bons serviteurs arabes devenir de pervers révoltés. Au sommet de l'Université, alors que dans le monde entier la révolte étudiante déferle, on ne veut voir dans les premiers symptômes français qu'un chahut enragé, on ne veut voir dans les agitations politiques que des agitations pathologiques, et on ne veut voir d'issue que dans l'élimination des meneurs. Mais les règles de l'Université libérale empêchent de réprimer à temps et à fond, au moment encore propice où le feu ne couve que dans de tous petits groupes. Il y a des velléités de demi-répressions qui rejettent du côté des menacés des cohortes toujours plus grandes d'étudiants. D'autre part, parallèlement, la pression pro - vietnamienne de plus en plus forte chez les jeunes révolutionnaires (et qui déjà a amené le parti communiste français à modifier son mot d'ordre de paix en mot d'ordre de victoire du peuple vietnamien), cette tension accrue par des manifestations internationales de plus en plus synchronisées et de plus en plus ardentes, cela se traduit sur le fond étudiant par le déclenchement d'opérations de pré-guérilla saccageuses entre les commandos d'Occident et ceux des groupes révolutionnaires étudiants.

SUR LES DEUX FRONTS

Aussi c'est l'explosion simultanée sur les deux fronts, la fermeture de Nanterre par crainte du boycottage des étudiants, la fermeture de la Sorbonne par crainte d'une lutte quasi armée entre étudiants, qui provoque le premier grand mouvement spontané qui va s'étendre sur un très vaste front juvénile, puisqu'il va englober des lycéens, de jeunes ouvriers et de jeunes blousons noirs ; lycéens, ouvriers, blousons noirs étant en fait les éléments les plus combattifs des journées insurrectionnelles. C'est cette " *masse* " juvénile qui va constituer le mouvement, mais celui-ci aura toujours comme tête politique l'orientant dans un sens rouge et noir, la petite élite révolutionnaire, à qui se joignent le 3 mai et dans les jours qui suivent, une pléiade de militants expérimentés de vingt à trente ans, vétérans des luttes politiques étudiantes, devenus demi-soldes de la société bourgeoise, et qui foncent dans le grand jeu. Donc en France la révolte étudiante est : 1) juvénilement beaucoup plus ample que dans les autres pays occidentaux puisqu'elle englobe dès le départ des adolescents de quinze à dix-huit ans et des jeunes de milieux populaires ;

2) beaucoup mieux travaillée et orientée par ses diastases-régulateurs révolutionnaires qui constituent un état-major politique d'une extraordinaire qualité d'action et de pensée.

La répression policière permet en effet à cette révolte soit d'attirer à elle, soit de réduire à une neutralité bienveillante son premier ennemi de classe, le corps professoral universitaire. La même répression et sa propre audace gavroche attirent bientôt à la révolte plus de sympathie que de réprobation. C'est cette équivoque favorable qui permet au mouvement révolutionnaire de s'épanouir pleinement au moment où, le pouvoir reculant sur tous les fronts, les étudiants s'emparent de la Sorbonne, qui devient le soviet d'un nouveau Petrograd. Dès lors, la révolte est devenue une véritable récolte. Des dizaines de milliers de jeunes sont passés de la réaction viscérale à une conscience politique élémentaire et radicale.

La répression fut assez brutale pour dresser l'opinion contre elle et radicaliser bon nombre d'étudiants et de jeunes. Elle n'osa jamais l'être assez pour briser le mouvement. L'Etat menaça, mais ne sachant pas encore de quoi, n'osa pas — et il faut rappeler que le Premier ministre, ancien normalien, fut à l'origine partisan de la non-répression — réprimer jusqu'au bout la classe chouchoutée entre toutes : la jeune classe.

Ce qui précède explique peut-être l'ampleur et l'intensité de la révolte étudiante, mais non qu'elle ait entraîné d'aussi énormes perturbations.

C'est peut-être le mot de " *résonance* " qui peut le mieux nous faire imaginer ce qui s'est passé. L'occupation, la désacralisation de la Sorbonne, transformée en club révolutionnaire, ont déclenché une vibration qui s'est étendue aux universités de province, à des secteurs entiers de l'intelligentsia, recherche scientifique, O.R.T.F., cinéma, écrivains, et a remué le monde du travail. Tout s'est mis à vibrer en même temps, comme ce pont métallique, merveille des ponts et chaussées, que le poids des camions les plus lourds n'avait pu ébranler, mais qui s'était effondré sous les vibrations synchrones provoquées par le pas cadencé d'un régiment en marche.

S'il y a eu une vibration jusqu'au point de rupture, c'est qu'il y a eu à la fois acte et parole. L'acte, cette audacieuse occupation d'universités par les étudiants, en même temps qu'il constituait un phénomène inouï dans le monde de l'intelligentsia, rappelait à la conscience ouvrière l'acte type que réclamait sa plus ancienne et fondamentale prise de conscience, " *l'usine aux ouvriers* ", et renouait avec le grand acte émancipateur de juin 36 : les occupations d'usines, de bureaux, de grands magasins. En fait, l'occupation de la Sorbonne effectuait et mimait un acte fondamentalement ouvrier, lequel revint en boomerang en milieu ouvrier.

Mais, pour qu'il y ait effet de transmission et d'imitation, il fallait une médiation ; cette médiation fut double : d'une part, la révolte étudiante avait déjà suscité l'éveil d'une révolte chez de jeunes travailleurs qui étaient venus spontanément sur les terrains de guerre du 5e et du 6e arrondissement,

d'autre part la révolte étudiante était enveloppée d'idéologie ouvriériste, baignée de fraternisation ouvriériste, et ici le rôle des minorités révolutionnaires fut capital, car ce sont elles qui n'ont pas cessé de lancer, dès le 3 mai, mais surtout à partir de l'occupation de la Sorbonne, l'appel incitateur à la révolte ouvrière.

Ce retour à l'ouvriérisme de la classe ouvrière, provoqué par les étudiants, n'a pu avoir effet enfin que par l'étonnante désacralisation de l'autorité que constituait la prise de la Sorbonne et l'état d'îlot insurgé, de petite commune affranchie du pouvoir, que présentait le quartier Latin.

Aussi la résonance fut-elle portée, soutenue par la dialectique de l'acte d'occupation, de la désacralisation de l'autorité, et de l'idéologie ouvriériste marxiste. Cette dialectique gagnant d'abord les jeunes ouvriers, puis les usines en ébullition combative, déclencha la première occupation d'usines à Nantes, laquelle déclencha les occupations en chaîne avec une rapidité mimétique. L'information radiophonique, sur laquelle était depuis quinze jours penchée l'attention passionnée du pays, amplifiait le mouvement, et cela malgré la C.G.T., qui le freina à l'origine, malgré le parti communiste, et bien entendu dans la stupeur silencieuse des autres partis.

C'est que le phénomène de désacralisation de l'autorité fut gigantesque : le pouvoir lui-même se dessécha sur pied, sous l'effet de ce qui ne fut à l'origine qu'une poussée fiévreuse contre une petite Bastille. Le renversement de la Bastille universitaire atteignit et frappa l'essence paternaliste même du pouvoir social.

Ainsi, né inopinément, prématurément et tumultueusement de la résistance aveugle et mal assurée de la haute caste universitaire, le mouvement étudiant, du 3 au 13 mai, fait fonction polymorphe de parti de la jeunesse entraînant et exaltant en lui une fantastique force de frappe juvénile où tous les ordres sont réunis dans une sorte de 89 groupant solidairement étudiants, jeunes populaires, lycéens ; de parti intellectuel, entraînant et exaltant une intelligentsia jusqu'alors rêvant de révolution et signant des manifestes verbalement incendiaires ; de pseudo parti ouvrier d'avant-garde appelant à la révolution prolétarienne; de vrai parti populiste dans son élan fraternisateur vers les classes populaires. Toutes fonctions peu remplies par les partis politiques de gauche traditionnels et qui, accomplies simultanément avec une étonnante agressivité et une efficace énergie, ont provoqué la déflagration générale.

DÉSTRUCTURATION ET DYNAMISME

La déflagration provoque une déstructuration générale par dessèchement sur pied de l'ancien pouvoir de l'entreprise et de l'Etat, et dans cette déstructuration commence à jouer un nouveau dynamisme révolutionnaire, dès lors qu'il y a collaboration étroite entre le gouvernement et l'avant-garde étudiante pour jouer la figure de ballet politique kérenskysme -léninisme (celle-ci, par exemple, avec l'interdiction du territoire français à Cohn-Bendit,

rend à la dynamique révolutionnaire le souffle qu'elle était en train de perdre et déclencha le 22 mai le second cycle de l'embrasement étudiant-ouvrier). Ces deux aspects, déstructuration temporaire d'une société et dynamisme nouveau qui veut faire surgir de nouvelles structures, sont à ce point confusément mêlés qu'ils brouillent le visage d'une révolution qui ne sait pas qui elle est et si elle est une révolution. Mais, en même temps, ils révèlent deux axes fondamentaux : d'une part une revendication généralisée, d'autre part une aspiration révolutionnaire étroitement concentrée. Toutefois, la revendication est à son origine si ample et confuse qu'elle est presque révolutionnaire, tandis que la révolution est à ce point limitée à quelques noyaux (juvéniles et intellectuels) qu'elle ressemble à une utopie. Entre le pôle revendicatif et le pôle révolutionnaire, il y a donc un magma incertain qui enveloppe l'un et l'autre, il y a tout ce qui, avant la canalisation définitive du courant, hésite à prendre un visage.

C'est donc cette zone mixte, confuse, qu'il faut d'abord interroger. En premier lieu, il faut se reporter au phénomène originel, la rupture de cette digue permanente qui, provoquée par la révolte étudiante, a déclenché une crise d'autorité généralisée. Dans le domaine de l'intelligentsia, c'est la révolte contre l'autorité gérontocratique ou paternaliste qui déferle, avec les lycéens qui se dressent contre les proviseurs ; les étudiants contre le droit divin professoral, allant souvent jusqu'à exiger le contrôle de l'examen par l'examiné quand ce n'est pas sa suppression pure et simple ; les jeunes médecins d'hôpitaux qui veulent briser le patronat géronte ; des chercheurs du C.N.R.S. demandant à participer à la gestion du gigantesque organisme pour mettre fin à la tutelle en se titularisant ; des écrivains s'emparant de l'hôtel Massa songent à imposer leur contrôle à l'éditeur paternaliste ; les scouts juifs occupant le consistoire des vieux rabbins s'introduisent par ce biais jusque dans les affaires de Dieu le Père.

La révolte s'étend contre l'Etat paternaliste partout où l'intelligentsia enchaînée dans les organisations techno-bureaucratiques de la culture subit en plus l'autorité tatillonne de l'Etat-pion et se voit dans l'état de dépendance de l'élève (O.R.T.F. et notamment secteur des informations) ; elle se dresse même chez les cinéastes contre l'Etat qui, d'une façon certaine, les protégeait des producteurs et distributeurs (CNC). La révolte " *antigérontique* " de l'Université s'étend donc en révolte antipaternaliste dans de très larges secteurs et, dans le monde du travail, elle se mue en révolte anti-autoritaire, s'en prenant à l'autorité-patronage elle-même. L'acte premier d'occupation d'usine est bien un acte de renversement mi-symbolique mi-réel du pouvoir. Mais l'occupation ouvrière n'ose songer à abattre le patronat que dans l'extrémisme minoritaire ou juvénile ; cependant, elle s'exprime parfois par la revendication de co-gestion (C.F.D.T.), mais le plus souvent (C.G.T. et les autres syndicats) par la volonté de faire reconnaître officiellement le pouvoir syndical dans l'usine. Ici, l'autorité syndicale a pu habilement jouer du mouvement qu'elle ignorait, et qui l'ignorait au départ.

UNE CONTESTATION GÉNÉRALE DU POUVOIR

Il y a dans cette révolution sans visage une contestation généralisée du pouvoir, y compris dans les formes les plus dégradées ou les plus mineures de la revendication, y compris au moment où elle s'est coulée dans le moule des grandes centrales syndicales. La contestation demande de toute façon une certaine modification du rapport des forces, c'est-à-dire une atténuation de l'autorité patronale.

Cette contestation de l'autorité en tant que telle, permise et déclenchée par une brusque carence du pouvoir, a, de ce fait même, un caractère archaïque, dans le sens fondamental et principal du terme, pour tout le monde travailleur accablé depuis les débuts de l'ère industrielle sous l'oppressive discipline de caserne. Du coup mai 1968, du moins dans ses toutes premières journées d'occupation d'usine, renoue avec la grande source libertaire du mouvement ouvrier français, en même temps qu'avec la tradition de lutte contre l'usine-pénitencier capitaliste. De plus la révolte anarchique débouche aussi contre le nouvel ordre technobureaucratique du travail, qu'il soit étatique ou capitaliste, ou "*l'humanisation*" enveloppe sans le détruire le fondement hiérarchique de l'autorité. Mais ici c'est l'intelligentsia créatrice, soit enchaînée à l'industrie culturelle, soit menacée et dévaluée par le nouvel ordre technobureaucratique, qui ressent très vivement la nouvelle révolte, et ce n'est pas par hasard que le terme d'autogestion fleurit d'abord, plus intensément et amplement chez l'intelligentsia que chez la classe ouvrière. D'autre part, c'est dans la jeunesse que le caractère vraiment moderne de la révolte anti-autoritaire s'exprime, c'est-à-dire de façon antipaternelle. C'est là la pointe avancée d'un mouvement de mise en question radicale de la civilisation adulte, de la notion d'adulte-père se présentant comme image achevée de l'homo sapiens, à quoi va s'opposer une image inachevée d'adolescence permanente, dont la confluence avec l'idée trotskyste de révolution permanente est étonnante.

La révolte moderniste anti-paternelle est virulente en milieu juvénile, la révolte archaïque libertaire réapparaît dans le monde du travail. Les deux caractères, archaïque et moderniste, se mêlent diversement l'un à l'autre et font la force de mai 1968 (la force d'une révolution c'est toujours la conjonction d'un archaïsme et d'un modernisme). Dans ces deux aspects, la vague frappe le pouvoir de plein fouet. Elle frappe, en effet non seulement le gouvernement - centre d'administration de la société dont le pouvoir n'a pas plus d'âme que celui de la plupart des entreprises, elle frappe aussi l'âme même de ce qui domine ce conseil et se trouve concentré dans l'image du guide patriarcal. Par un étrange renversement, la puissance conjuratrice des tempêtes qui a fait la force du vieux Prospero pendant ces dix années devint pendant au moins trois semaines sa faiblesse. À l'inverse de celle de mai 1958, l'éruption de mai 1968, au lieu d'appeler le secours du père-chef, vient diriger sur lui le vieux fonds parricide qui s'est inscrit dans l'inconscient politique français depuis la mort de Louis XVI, seul le chaos prolongé peut restaurer l'image paternelle.

Ce flux anti-paternaliste et anti-autoritaire, anti-gérontocratique et anti-patronal, déferle soudain sur la France et hésite entre les deux pôles, le pôle revendicatif et le pôle révolutionnaire.